Revue François Mauriac 2026-3. Sous la direction de CAROLINE CASSEVILLE et JEAN-CLAUDE RAGOT. Paris, Honoré Champion, 2026. Un vol. de 239 p.

Le numéro 3 de la *Revue François Mauriac* est placé sous le signe de la réflexion sur l'originaire (« origine d'une écriture » en première partie, historique et contextuelle ; « une écriture des origines » dans la seconde, centrée sur le roman *Genitrix*, publié en 1923, ce premier grand succès public qui fit s'exclamer le diariste : « Avec *Genitrix* je connais la célébrité »). Le numéro s'inscrit ainsi dans le prolongement du précédent consacré à la question mémorielle et tire sa richesse des approches pluridisciplinaires – histoire littéraire, philosophie, psychologie, politique, génétique textuelle, musicologie – qui s'y déploient avec rigueur et originalité. Il est complété par la publication de six lettres manuscrites de François Mauriac à son frère Pierre datées de 1923-1924 (section « Manuscrit »), d'un élargissement à la réception mauriacienne en République tchèque (« Varia ») », de trois comptes rendus d'ouvrages et d'une chronique *Domenach Jean-Marie* en appendice au *Dictionnaire Mauriac*, sous la plume de Jeanyves Guérin (« Mauriac de A à Z »). L'éditorial fougueux de Jean-Claude Ragot ainsi que la présentation soignée de Caroline Casseville illustrent le choix judicieux consistant à articuler étroitement l'enquête sur les sources d'un engagement politico-littéraire continu à l'étude rapprochée de *Genitrix,* à l'occasion d'une journée d'études à la Bibliothèque municipale de Bordeaux en novembre 2023, qui fournit le substrat des cinq belles contributions à lire dans la partie afférente. Ces deux écrits préliminaires rappellent avec une vivacité très bienvenue la nécessité d'entendre et surtout d'écouter aujourd'hui la voix si puissante de l'écrivain-journaliste dans les combats du siècle, tant d'ordre littéraire que politico-sensibles, avec l'indépendance d'esprit que ce dernier a su maintenir à l'égard de son propre camp souvent, ses admirations critiques (envers de Gaulle, envers la revue *La Table ronde*) et son sens de la responsabilité de chrétien devant l'histoire. On notera également le souci d'équilibre entre les deux parties-maîtresses de ce numéro composées chacune de cinq regards personnels portés par des hypothèses fortes.

Dans la première section, l'hypothèse formulée par l'historienne Sabine Hammond (un Mauriac déjà engagé de 1946 à 1952 avant l'attribution du prix Nobel) s'appuie sur une documentation impeccable qui met en valeur un « électron libre », dont les « positions politiques ne sont pas celles d'un partisan », alliant jusqu'au paradoxe goût de la polémique et désir de créer dans une revue un espace de discussion apaisé. Même sens de la nuance et mise en exergue de quelques désaccords parfaits entre « le héros et son héraut » (De Gaulle et Mauriac) sous la plume de Jeanyves Guérin à travers les « échos gaulliens dans le *Bloc-Notes* », une étude qui traque les influences, souligne les convergences de vue fondamentales (sur l'Algérie, l'Europe…) et une divergence durable (sur l'Allemagne). Ce qu'admire le héraut chez son héros, c'est un art de la synthèse politique, « ce qui donne un vrai "en même temps" », résume avec malice l'auteur de l'article. À sa suite, Philippe Dazet-Brun opère de façon très éclairante un léger déport en direction de Claude Mauriac et sa participation tourmentée à la revue *Liberté de l'Esprit*, qui a le grand mérite d'explorer une facette de la relation père/fils corrélée à la même figure du « héros ». Les « difficultés d'un gaulliste de gauche » y sont livrées avec beaucoup de doigté et une attention sensible aux grandes plages de solitude traversées par ce journaliste homme de lettres fils de grand écrivain. Les deux articles qui complètent cette section, de tonalités très différentes, abordent deux segments plus pointus de l'œuvre mauriacienne. Le premier, dû à Badia Mazboudi, s'intéresse, à la suite des travaux de Jean Touzot, au chroniqueur télévisuel insolite que fut aussi François Mauriac de 1959 à 1964 et s'interroge sur la possibilité de voir en lui un « visionnaire » dans sa façon de penser le petit écran jusqu'à peut-être anticiper nos manières de spectateurs contemporains. Le deuxième article (par Yann Delbrel) sonde de son côté les relations complexes et disputées – risques d'appropriation intellectuelle et de récupération politique inclus – de la *Revue des deux mondes* à partir de 1970 (sous l'impulsion du directeur Jean Jaudel, résistant et gaulliste) à l'endroit de Mauriac volontiers réduit au statut de « pédagogue du gaullisme ».

Pour mieux cerner l'extrême modernité du tournant romanesque constitué par *Genitrix* en 1923, trois études s'appuient sur l'expérience pathologique de l'emprise (véritable « étude de cas clinique » selon Marie-Catherine Huet-Brichard) et démontent les mécanismes déviants à l'œuvre

dans le triangle mère-fils-bru. Pour l'autrice de cette première et très convaincante contribution, la « relation dévoyée à autrui » qui se joue dans le huis clos romanesque pose la question de l'énonciation : l'observateur s'y montre-t-il « compassionnel » ou « analyste détaché »? De quelle manière le besoin de domination et le « désir pervers de se jouer d'autrui » semblent-ils déboucher sur une amorce de thérapie… rapidement mise en échec ? L'article se conclut sur une interrogation : « Quelle serait la vérité de *Genitrix* ? » et l'esquisse d'un signe d'espoir en la personne de la servante Marie de Lados, interprétée comme une « Vierge noire » digne d'une *mater dolorosa.* Ces deux dernières pistes sont également reprises dans l'étude suivante de Marie-Liesse Drouet, (« Y a t-il des personnes dans *Genitrix* ?) qui organise clairement sa démonstration autour de la notion de « masques » empruntée à Jean Starobinski. À la lumière de la philosophie du regard de Levinas, elle examine à son tour l'échec du processus de personnalisation. En accord avec Marie-Catherine Brichard, Marie-Liesse Drouet fait de Marie de Lados la dépositaire de l'espoir d'échapper à l'aliénation multiforme du couple infernal mère/fils. Avec l'étude de Véronique Anglade, la théorie freudienne de la sexualité (où figurent la pulsion d'emprise, la notion de tiers exclu) est relue de façon passionnante sur le canevas de la Genitrix castratrice à l'aune de la théorie sociale du genre. Il s'agit cette fois de percer à jour comment « la construction sociale du féminin et du maternel se heurte au conflit des passions familiales ». De façon très maîtrisée, fondée sur la lecture d'une fausse citation de Spinoza présente dans le roman, l'autrice livre une méditation inattendue (dans une perspective psycho-sociale) sur la disparition ouvrant sur l'initiation à l'amour terrestre et à la quête d'une autre présence. Cette section est enrichie par un article du musicologue Dominique Arot qui dresse un portrait de Mauriac à l'écoute de « la musique sonore du monde » dans *Genitrix* et revient en détail sur le très audacieux pari du compositeur hongrois Laszlo Tihanyi de transformer le roman en opéra, créé en 2007 à Bordeaux, et le romancier en librettiste. Faire parler la mue progressive du manuscrit *Genitrix*, de ratures en bourgeons, et en motiver les choix, c'est au travail du généticien Pier Luigi Pinelli que le lecteur le doit, une métamorphose à laquelle répond opportunément une lettre autographe de Mauriac à son frère qui fait passer le roman de « petite œuvre brûlante et glacée » à « drame terrible ».

Ce numéro 3 de la *Revue François Mauriac* d'une remarquable densité fait retentir toute une gamme de tonalités mauriaciennes, familières ou plus rares, dont les trois comptes rendus finaux se font aussi l'écho. Le titre de la récente nouvelle biographie de Mauriac par Philippe Dazet-Brun *L'inguérissable jeunesse* (2024) résume en lui-même cette prégnance de l'originaire que le numéro tout entier s'est donné pour objectif d'explorer. Un coup de sonde dans les mystères de la création en tout point réussi.

MARTINE BOYER-WEINMANN